

Geneviève Amyot

Luc Lecompte

Number 80, Fall 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20809ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lecompte, L. (2000). Geneviève Amyot. *Nuit blanche*, (80), 2–3.

Geneviève Amyot

Par
Luc Lecompte



Photo : A.-M. Guérineau

Geneviève Amyot, août 1980

La poétesse québécoise Geneviève Amyot (1945-2000) s'est éteinte cet été. Un vibrant hommage lui a été rendu à l'Anglicane de Lévis, le 25 août dernier, auquel *Nuit blanche* a voulu s'associer en publiant intégralement dans ses colonnes les textes originaux de Luc Lecompte, romancier et poète, et de Paul Bélanger, poète et directeur littéraire des éditions du Noroît.

Geneviève, comment parler de ton œuvre sans user des mots de la violence ? Les taire, ce serait méconnaître que ton texte est un corps extorqué aux noirceurs originelles, un corps donné à nous dans l'inquiétude et réduit « Au silence noir de ce cri impeccablement / muet¹ ».

Pour bien t'entendre, sans doute faut-il avec toi décréter une origine et remonter très haut, très avant, dans ce lieu des fausses tranquillités, dans ce lieu de l'absence où déjà l'on bâillonne la première demande, celle de l'amour. Supplique qu'il semble pourtant si légitime de croire nôtre. « Nous sommes d'une même affection / manquante / Ou si grossièrement défigurée² », déplores-tu.

Au commencement est la mère et peut-être aussi la maladie, la fatigue de la mère qui créent du froid et de l'effroi. Origine austère que tu décris « manquante envahissant tout / et manquante³ ». Et toi, la petite chienne, la dernière de la portée, tu ne sais plus bien ta place dans cette chute au monde et ni pourquoi l'on t'a ainsi appelée du fond des ténèbres où la chaleur intime sécurisait.

Partout, ton texte s'offusque et s'insurge, car il ne s'agit plus de justifier l'injustifiable, de disculper cette gestation glacée. Tes pages crient l'extravagance de la rupture, inconsolables qu'elles sont de ce cordon ombilical qui meurt si excessivement, de cette chambre qui expulse, nie et bardasse soudain des désordres dans ta voix, dans ta fragilité. Cela même qui hachure tes phrases de césures animales et vibrantes.

Il ne s'agit plus de suppliques, mais de rage. Il s'agit d'évoquer, au plus près, l'irrévocable absence du premier baiser. Et ton poème se dresse. Et ton poème exige la proximité du corps, l'intimité de cette déesse assise, bien au centre du devenir impitoyable de ses seins séchés.

« Je te mettrai de force tes enfants dans la gueule⁴ », écris-tu. Et pourtant, comment le faire avec des petites mains d'enfant, avec cette incurable blessure que les mots ne parviennent pas à cautériser ? Tu adjures l'opacité compacte des chairs de ne pas tout obstruer, de faire un ventre ordinaire pour couvrir le vide autour de chaque main, autour de ce démesuré silence où se tasse une enfant et son babil. « Elle ne

vaut pas / qu'on la regarde avec des yeux que l'on /
marche vers elle avec de vrais pieds / qu'on la touche
avec des doigts⁵ », dis-tu.

Devras-tu donc hurler qu'on voit enfin l'indiffé-
rence, qu'on reconnaisse que toute cette douleur n'est
que répétition générale et qu'il faut tout reprendre
du début ? Toujours, ton poème exige que l'on
retourne dans le premier ventre et que l'on raie à
jamais le mauvais brouillon que furent ces faux
commencements. Mais, à tant insister pour retracer
les vrais mots de l'origine, le texte le pressent, cela
ne rime plus à rien. « On ne refait pas la laideur
bousculée de l'enfance⁶. »

Puis, comme des plantes salvatrices, des enfants ont
poussé dans les mots. Des enfants ont jeté la maternité
dedans tes flancs, rachat du corps et du désir. « Ils m'ont
tant essentiellement / touchée / Tant prodigieusement
que je puis / désormais constater mon visage / et mes
yeux⁷ ». Une enfant dessine un corps-fleur pour qu'y
vive sa mère et cela est un lieu vivant d'où parler. Les
mots neufs n'ont rien ménagé ni de l'accueil ni des
fruits cueillis à même ce corps maternel, merveilleuse-
ment inventé. Ces mots ont conscience de « tout le
soin de la vie et de la mort qui toujours revient aux
femmes⁸ », Ce sont des mots gigognes, remplis de
dessins, de chairs d'enfants, elles-mêmes en gestation
de toi. Et tu t'exclames : « Je ne sais plus qui brasse qui,
c'est magnifique⁹ ».

Pendant, le poids ancien des mots vieux inquiète
et gruge. S'immisce à nouveau la première absence,
celle-là si froide qui refuse de toucher. « Il y a une vieille
dame entre cette enfant et moi, c'est pour cela que je ne
puis la saisir¹⁰ ». Ambivalent, le texte ne sait plus. « Par
quelle indispensable mécanique / virons-nous ainsi le
désir au dégoût¹¹ », t'interroges-tu. Parfois, les mots
s'angoissent, « désarroi face à la tâche de maintenir la
vie¹² ». Parfois, ils inventent un temps suspendu au
désir même des enfants. Et tu t'arrêtes en eux, « fondue
à ces rejets multipliés, mère-monstre figée dans
l'excès de ses magnificences¹³ ». Cette poésie enceinte
est ta part intime, la chair essentielle de ton écriture.
Et même dans tes derniers albums s'adressant aux
« rêves gigoteux¹⁴ » des enfants, la petite chienne aura
beau perdre sa portée le long de la voie ferrée, elle
trouvera l'île, saura japper pour que des mains habiles
sauvent ses petits, perdus dans ce lieu coupé de tout
qu'est cette descente au monde toujours répétée.

Puis un jour, bien sûr, fatale et exorbitante, ce sera la
mort. Et, plus intensément encore, celle-là de septembre
et du grand tournesol jamais offert. Pourtant, dans la
perte qui brise, étonnamment, tes mots trouvent une
sérénité, même si tout cela ne laisse pas le temps de
partager avec l'autre « ce que l'âge en nous nettoie et
simplifie¹⁵ ». La mort, sembles-tu voir, est un chemin

qui nous fait perdus et retrouvés. N'affirmes-tu pas :
« tout s'accomplissait soudain de ce que nous n'avons
pas été¹⁶ » ?

Bien sûr, dans cette inévitable rencontre, il y a une
odieuse rupture qui pourrait sacrifier aux terreurs
très anciennes, qui pourrait te retourner à ce poids
très coupable d'être née, à cette défaite où les mots se
taisent, épouvantés et impuissants. Mais tu ne parles
pas de cela. Bien plutôt se profilent, à la fois, un consen-
tement lucide à la solitude et une espérance à voir enfin
tout corps complété. Pour rendre parfaite justice à cette
lucidité, il faut maintenant nous taire et laisser ici toute
la place à tes propres mots, à l'élan de ton poème :

« Qu'as-tu connu de la défaite ? Du silence ? Et
le silence est-il toujours tant le silence ou un certain
consentement à ceci que nous sommes seuls, absolu-
ment, et parfois profondément ensemble dans l'écou-
lement des heures, ensemble avec chacun sa même
soif installant chacun, face à face, à côté de chacun
son assiette, une invisible assiette jumelle dont nous
ne disons rien, mais dont chacun nous attendons cet
indispensable accomplissement, l'amour enfin. L'amour.
Qu'est-ce donc que tant et tant nous voulons ? Refaire
la symbiose de départ, forcer les refus antiques à cracher
leurs dons ? Mais aussi être confirmés dans tout ce que
nous sommes, complétés totalement dans ce que nous
ne sommes pas, prendre, être pris, s'emboîter parfaite-
ment, tenir ainsi sans faillir, jusqu'à ce qu'un dieu
jaillisse, indubitable¹⁷. »

Geneviève, nous n'abandonnons aucun de tes mots,
ni les heureux ni les terrorisés, ni les violents ni ceux-là
de l'accomplissement désiré. En eux, ce sont encore
nos peurs que nous lisons, et ton insatiable appétit
amoureux, nous le reconnaissons nôtre.

Aujourd'hui, nous voyons bien un siège vacant,
mais nous ne craignons pas l'épuisement du poème,
car, nous le savons bien, tes mots nous écriront encore
demain. **NS**

1. *Corps d'atelier*, p. 41.
2. *Ibid.*, p. 51.
3. *Ibid.*, p. 16.
4. *Dans la pitié des chairs*, p. 13.
5. *Corps d'atelier*, p. 59-60.
6. *Petites fins du monde*, p. 10.
7. *Corps d'atelier*, p. 92.
8. *Petites fins du monde*, p. 16.
9. *Ibid.*, p. 25.
10. *Ibid.*, p. 86.
11. *Corps d'atelier*, p. 25.
12. *Petites fins du monde*, p. 19.
13. *Je l'écrirai encore demain*, p. 19.
14. *Ibid.*
15. *Ibid.*, p. 12.
16. *Ibid.*, p. 18.
17. *Ibid.*, p. 96-97.